



Air – Territoire et peuplement

J.-Y. Pintal, J. Provencher et G. Piédalue (dir.). Éditions de l'Homme, Pointe-à-Callière, Montréal, 2015, 216 p.

AIR – TERRITOIRE ET PEUPLEMENT a le mérite d'être le premier ouvrage de synthèse destiné à un large public et portant à la fois sur l'archéologie du Québec et sur l'histoire de son peuplement. C'est en soi un projet colossal qui réunit avec brio de nombreux professionnels de l'archéologie au Québec dont les contributions à la connaissance du passé du territoire ont été déterminantes et bien retranscrites dans cet ouvrage.

Air se veut holistique et sa narration se développe de manière chronologique, couvrant ainsi, en 216 pages, près de 13 000 ans d'histoire. Ce type de publication est indispensable, étant absente du paysage littéraire québécois. Dès lors, la perspective de la publication de quatre autres ouvrages portant sur le même sujet, mais d'un point de vue chaque fois renouvelé, est particulièrement enlevante.

Les trois directeurs en charge de cet ouvrage sont deux archéologues, Gisèle Piédalue et Jean-Yves Pintal, et un historien, Jean Provencher, qui ont à maintes reprises démontré leur connaissance du territoire québécois et de son histoire. Des dizaines d'auteurs, pour la plupart archéologues, ethnohistoriens et spécialistes en culture matérielle, ont également participé à l'ouvrage à travers des capsules archéologiques, présentées sous forme d'encarts d'une à deux pages qui se distinguent du texte principal. Ces capsules enrichissent considérablement la narration chronologique en présentant des connaissances pointues et variées sur les différentes phases de peuplement du Bas-Canada et du

nord-est de l'Amérique. Cet ouvrage est aussi particulièrement agréable à parcourir car il est richement illustré, non seulement avec des photos aériennes, mais aussi avec de nombreuses cartes, dessins, croquis, archives historiques et photographies d'artefacts.

La thématique de l'air choisie pour ce premier volume nous laisse envisager, avec les autres éléments annoncés (eau, terre et feu), une plongée au cœur des sites archéologiques (un cinquième volume est en préparation, sous forme de catalogue d'artefacts). Ces thématiques nous promettent de pouvoir découvrir en détail les modes de vie des populations autochtones et des colons français et anglais à travers les moyens de transport, la pêche, la chasse, l'agriculture, la confection de divers artefacts, l'exploitation de ressources naturelles spécifiques, mais aussi l'organisation sociale des populations. Dans son ensemble, les cinq volumes devraient devenir une œuvre de référence qui pourra aussi bien intéresser les établissements scolaires que tout individu curieux de découvrir l'histoire des Amériques.

Publier un tel ouvrage est ambitieux et l'effort consenti par les éditeurs et les nombreux auteurs doit être salué. Néanmoins, et cela est propre à des projets de grande envergure, *Air* souffre de quelques problèmes structurels, présente certaines lacunes et est enclin à certaines orientations éditoriales parfois contestables. Pourtant, un équilibre semble avoir été trouvé en consacrant une moitié du livre à l'histoire du peuplement amérindien et l'autre moitié au contact et à la colonisation européenne. Enfin, il est difficile de juger des manques de cette publication, sachant que quatre autres sont à venir et que les critiques qui pourront être portées sur cet ouvrage-ci risquent de ne plus être pertinentes quand les prochains volumes seront publiés. D'autres aspects de la pratique archéologique, absents ici, y seront fort probablement abordés.

Le premier chapitre fait un survol du territoire québécois et cherche

à documenter la formation des paysages au moyen de l'étude de la géologie et de l'écologie durant les quatre derniers milliards d'années. Cette approche permet de bien comprendre les « paysages-écosystèmes » actuels (p. 22) et d'appréhender adéquatement l'arrivée des premiers humains il y a de cela environ 13 000 ans, en concordance avec les périodes de glaciation et de déglaciation.

Le chapitre 2 est consacré à l'histoire de la discipline archéologique. Ce volet est une composante importante de l'ouvrage qui permet de comprendre les trajectoires de recherche définies, dans un premier temps, par les archéologues amateurs du XIX^e siècle, puis par les professionnels de la fin du XXI^e siècle. Néanmoins, dans *Air*, la description de la profession reste succincte et, sous certains aspects, un peu obsolète. À titre d'exemple, dès la première page du chapitre, il est mentionné que les archéologues québécois ne représentent pas plus de cent individus (p. 27), reprenant ainsi une estimation générale de Charles A. Martijn datée de 1998. Pourtant, en 2010 paraissait un recensement exhaustif, dénombant un peu moins de trois cents individus (Zorzin 2010 : 4) exerçant des métiers variés liés à l'archéologie, comme ils sont décrits dans *Air* (p. 35).

Aussi, à la première page de ce même chapitre (p. 27), une affirmation s'avère particulièrement problématique :

Au Québec, les Amérindiens eux-mêmes se sont adonnés à cette pratique. Par exemple, il arrive de trouver dans des sites âgés de 2000 ans des pointes de flèche vieilles de 5000 ans. Découvertes fortuites aussitôt ramenées au campement pour évoquer l'époque des ancêtres ?

Les premiers explorateurs européens ont eu le même réflexe.

Ce passage est problématique dans la mesure où les auteurs semblent placer cette « pratique » (l'archéologie) dans la durée en suggérant qu'elle est en continuité avec des pratiques

autochtones courantes. Or, il est pourtant connu de la communauté archéologique nord-américaine que cette « pratique » est généralement mal perçue par les Amérindiens, parce qu'elle est rarement fortuite et qu'elle constitue ainsi un acte volontaire visant à perturber des lieux où résident la mémoire matérielle et spirituelle des ancêtres, voire – et c'est encore plus problématique – des sépultures. Ce débat a été entamé aux États-Unis il y a de cela plusieurs décennies et a abouti, entre autres, en 1990, à la mise en place de la loi NAGPRA (*Native American Graves Protection and Repatriation Act*) et à l'ouverture de dialogues entre archéologues et populations autochtones (Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008; McGuire 2008; Little et Shackel 2007). Ce processus de réflexion et d'autocritique n'est pas encore pleinement mature et cela se ressent dans cette publication.

Cela dit, l'affirmation de la page 27 n'est pas fautive en soi. Or, leurs auteurs occultent une partie des réalités sur les relations entre les archéologues et les autochtones du Canada, et écartent ainsi l'idée que l'archéologie ne puisse guère convenir aux autochtones (notamment sous sa forme scientifique). Cette vision donne l'illusion d'un consensus général qui suggère une continuité dans cette « pratique » et justifie ainsi ladite « pratique », tout en écartant une ouverture de dialogue avec les autochtones sur leur passé et leur présent. Il existe pourtant des structures québécoises inscrites profondément dans cette logique (Institut culturel Avataq, Gouvernement de la nation crie, Archéo-Mamou, Archéo Côte-Nord, organismes cogérés par des autochtones et des non-autochtones), mais elles ne sont pas nécessairement représentatives de la majorité des pratiques archéologiques de la province et sont bien inférieures à 10 % (Zorzin 2010 : 6).

En outre, il est surprenant de ne pas retrouver dans ce chapitre l'analyse de Richard Handler sur le « processus

d'objectification culturelle » (Handler 1988 : 14) durant lequel l'archéologie a joué un rôle majeur dans les années 1980 dans la création de l'unité culturelle francophone visant à l'indépendance du Québec.

Martijn soulignait pourtant en 2002 :

On the Québécois side, interest in archaeology was centered initially on historical remains associated with the French regime as part of a movement to provide "French Canadian" society with its own historical self-image, to conserve its cultural heritage, and to promote its nationalistic aspirations. (Martijn 2002 : 206)

Ma critique porte donc ici sur le fait que les motivations idéologiques de la pratique archéologique ont été largement obliées, et les relations entre les autochtones et l'archéologie, lissées. Pour un ouvrage destiné au grand public, il est regrettable de ne pas avoir évoqué les événements qui ont réellement façonné la discipline pour le meilleur et pour le pire. Cependant, il faut le reconnaître, deux lignes dans *Air* portent à réflexion :

Quelques années auparavant, les Canadiens français se sont fait dire par un lord britannique qu'ils étaient un peuple sans histoire et sans culture. Il n'en faut pas plus pour que les intellectuels se lancent dans l'écriture d'une histoire nationale qui, *on peut le reconnaître aujourd'hui, s'efforce avant tout de valoriser l'héroïsme du fait français en Amérique – ce qui aura des répercussions sur le geste archéologique.* (p. 29, nous soulignons)

Enfin, dans la même logique, il aurait été pertinent aussi d'évoquer dans l'histoire de la profession (p. 34-35) l'évolution des institutions, du système légal et des transformations majeures d'un système public vers un système privé dans les années 1980 à 1990.

Du chapitre 3 au chapitre 4, *Air* nous propose de découvrir la colonisation des Amériques par ses premiers occupants en insistant sur les voies de pénétration du continent et sur son rythme. Ces chapitres sont présentés de manière très pédagogique

et on y apprend, entre autres, que la colonisation humaine s'est effectuée rapidement sur la moitié nord du continent américain approximativement en 1000 ans, par une progression des groupes humains de 20 à 40 km par an. L'Amérique du Nord s'est donc trouvée entièrement occupée (hors zone des glaciers, p. 45) il y a environ 12 600 ans (à la période dite du « Paléoindien ancien »). Le chapitre 4 focalise sur l'évolution des cultures matérielles et tout particulièrement sur les modes de production lithique (documentés par les archéologues) et leurs modes de diffusion. On y découvre aussi que le rythme de pénétration du territoire du Québec, en concomitance avec le retrait des glaciers, est un processus lent qui s'étend sur près de 2000 ans (p. 58). Jusqu'à il y a 6000 ans, les populations se concentraient dans l'Est (« Archaïque maritime ») et le Sud (« Archaïque laurentien »). Grâce à une plus grande accessibilité du territoire à cette période et des écosystèmes plus riches, l'intérieur du territoire fut aussi colonisé (« Archaïque laurentien »). Les groupes humains y chassent alors abondamment l'orignal, le chevreuil et le lièvre, tout en s'adonnant à la pêche et à la cueillette (p. 67-69). Sur la côte atlantique, les populations continueront d'exploiter les ressources marines que sont le phoque et la morue, mais aussi le caribou et les oies sauvages. L'apport de Daniel Gendron (archéologue de l'Institut culturel Avataq) apporte ici un éclairage important sur le peuplement « paléoesquimaux » de la zone arctique du nord du Canada il y a environ 6000 ans (p. 74-75).

Le chapitre 5 porte sur les changements majeurs qui sont survenus au Québec il y a 3000 ans sous l'influence du sud des Amériques plutôt que de l'ouest. Les points marquants de ces changements sont l'arrivée de la céramique, et l'adoption, il y a 1000 ans, d'un mode de subsistance reposant sur l'agriculture. Cette période, nommée « Sylvicole »,

est caractérisée par une effervescence culturelle qui donnera naissance aux cultures régionales et à l'émergence des grands groupes toujours identifiables de nos jours : soit les peuples de langues algonquiennes et iroquoiennes. C'est aussi au XII^e siècle que les ancêtres des Inuits viendront occuper le nord du Québec alors que les tentatives d'implantation des Vikings resteront vaines.

Le chapitre 6 nous amène à l'époque du contact et des premières installations plus ou moins permanentes des Européens en Amérique du Nord, au XVI^e siècle. On y découvre les épopées des aventuriers envoyés par les puissances de l'Europe occidentale, ainsi que le début de l'exploitation massive de la morue par les Basques, les Normands et les Bretons dans la région de Terre-Neuve. Un accent est mis sur les traversées de Jacques Cartier et sur le premier établissement français connu aujourd'hui sous le nom de « site Cartier-Roberval ». Pour ces différents événements, les apports primordiaux de l'archéologie pour comprendre les conditions de vie de l'époque sont bien visibles à travers les encarts de Gilles Samson et de Brad Loewen.

Dans les chapitres 7 et 8, les auteurs font régulièrement référence à « l'espace commercial » sur lesquels chaque nation amérindienne « veille jalousement » (p. 116). Or, ledit « espace commercial » a sans nul doute existé, mais le rôle joué par les Européens dans le processus de conversion des Amérindiens à une économie de type capitaliste n'est mentionné nulle part dans *Air*. Les auteurs semblent prendre pour acquis que la manière de concevoir une société ne peut passer que par son économie et, dans ce cas, c'est comme si la traite des fourrures (p. 132) en était le centre. On ne dit pas assez que, dès le début du XVII^e siècle, les Européens sont parvenus à imposer un système colonial/entrepreneurial d'exploitation extrêmement profitable et unidirectionnel.

D'autre part, il semble que *Air* reprenne l'hypothèse de la « compétition pour l'acquisition de ressources économiques particulièrement convoitées » proposée par Richard M. Gramly (cité dans Viau 1997 : 30), modèle séduisant mais peu étayé (p. 132, 140-141). De véritables réseaux d'échanges existaient bel et bien avant la colonisation européenne, mais ils impliquaient une réciprocité qui « assurait ainsi une complémentarité dans la production entre, d'une part, les horticulteurs iroquoiens, et, d'autre part, les chasseurs-cueilleurs et les pêcheurs algonquiens » (Viau 1997 : 32). Les groupes amérindiens « procédaient entre eux à des échanges de fourrures, [...] et d'autres marchandises » (Tooker 1997 : 26) et ce, surtout dans une optique de soutien des groupes, comme pour les Algonquiens, pour qui le maïs des Hurons permettra de baptiser la Huronie le « grenier des Algonquiens » (RJ 8 : 114, cité dans Tooker 1997 : 26).

Alors certes, le nouveau mode de fonctionnement colonial s'avérera compatible avec des pratiques amérindiennes d'échanges. Or, la finalité en sera tout autre, notamment en déséquilibrant les rapports de force entre groupes amérindiens (échanges d'armes à feu) et en enrichissant les colons et les nations européennes sans contrepartie substantielle pour les Amérindiens.

Enfin, une fois les Européens installés, les rivalités et la « concurrence acharnée entre les groupes amérindiens » auront effectivement lieu (Viau 1997 : 56). Or, il est difficile de percevoir dans *Air* la nature de cette transformation pour les groupes amérindiens. On assiste pourtant à un changement de paradigme majeur, comme le suggérait Fernand Braudel (1985), d'un système de marché (« marché » voulant dire ici les lieux d'échanges et de réciprocité) vers un système économique mondialisé tendant au monopole à travers une compétition effrénée du tous contre tous. Au contraire, *Air* donne l'impression que la logique capitaliste est dans

l'ordre des choses comme une évolution aussi normale que linéaire.

Ces longs chapitres nous amènent jusqu'à la fin du XVIII^e siècle qui prend fin avec le changement de régime, c'est-à-dire la prise de la totalité de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1763. On doit noter ici les apports particulièrement intéressants des archéologues Hélène Buteau (p. 148-149) et Louis-Philippe Picard (p. 155) qui illustrent avec des données archéologiques l'utilisation des moulins et des glaciers de la Nouvelle-France. Ils permettent ainsi de découvrir des aspects de la vie quotidienne des habitants et de prendre un peu de recul face à la grande histoire nationale.

Les chapitres 9 et 10 se rapportent pleinement à l'histoire du capitalisme américain et de la colonisation. Or, dans *Air*, il sera rarement fait mention de ces concepts généraux, pourtant essentiels pour comprendre les changements socio-économiques du Bas-Canada à cette époque. En ce qui concerne les populations autochtones, il eut été pertinent de reprendre l'analyse de Christopher N. Matthews (2012) portant sur les processus d'inclusion/exclusion des Mohawks dans le système capitaliste du XVIII^e siècle. On comprendrait alors comment les Mohawks ont joué un rôle central dans la traite des fourrures avec une fonction économique spécifique associée au statut d'« Indiens ». Or, dès que la traite de la fourrure ralentit puis s'arrêta, ces « Indiens » ne pouvaient plus être intégrés au système capitaliste et en furent donc rejetés, leur indianité devenant aussi inutile que menaçante.

Cette analyse est plus approfondie au chapitre 11. Dans un encart, Sophie Limoges (p. 206) évoque le cas des Inuits au début du XX^e siècle. L'auteure illustre comment une sédentarisation plus ou moins forcée par des compagnies rivales et une dépendance grandissante aux produits extérieurs, suivies par la chute de la demande en fourrures et la disparition des grands troupeaux de caribous,

aboutiront à la destruction de leur culture et de leur mode de vie jusqu'à la disparition de 45 % de leur population entre 1910 et 1940.

Par ailleurs, en ce qui concerne la vie des colons français et la période sous domination britannique, un très grand nombre d'archéologues présentent des encarts consacrés à différents lieux et activités de cette période. L'appartenance de Louise Pothier (p. 184-185) est particulièrement pertinent car il démontre, par le biais de l'archéologie et des collections céramiques, la dégradation économique générale du XIX^e siècle.

L'utilisation des encarts qui occupent parfois une ou deux pages et qui coupent la narration (jusqu'à 4 à 5 pages consécutives) créent une certaine confusion temporelle et géographique et génèrent des difficultés de lecture (par exemple, p. 74-75, 87).

L'utilisation fréquente des points d'exclamation tout au long du récit crée une impression d'autocélébration professionnelle et/ou de célébration de l'identité nationale. On pourra aussi noter un certain excès de superlatifs accompagnant un discours valorisant, attendu, et non polémique sur la nation. Cette orientation éditoriale évite à la fois toute remise en question ou toute interrogation potentiellement gênante dans la construction identitaire et l'image qu'on se fait de l'histoire de la province.

Même s'il est encore trop tôt pour le dire puisque quatre autres volumes sont encore à paraître, il est pour l'instant dommageable qu'aucune voix amérindienne n'ait été exprimée dans cet ouvrage : pas d'apport mythologique, pas plus que d'interprétations du passé par des groupes amérindiens ; pas d'histoire orale ni de perspectives modernes ; pas d'exemples

de collaborations, peu de dialogue ; pas d'approche critique sur le processus de colonisation (à l'exception des pages 129 et 206). Il est compréhensible qu'on souhaite produire une œuvre consensuelle, mais il est pourtant difficilement justifiable d'occulter une partie des réalités du passé et encore moins des réalités du présent en relation avec les autochtones.

Comme les ouvrages publiés en Amérique du Nord avant le changement post-processuel des années 1980, la première partie portant sur le patrimoine amérindien se veut strictement scientifique, sans jamais donner la parole aux autochtones eux-mêmes. Étonnamment, la deuxième partie de l'ouvrage se veut historique, c'est-à-dire donnant largement la parole aux historiens (eurocanadiens). En soulignant les événements importants de l'histoire récente (importants pour qui ? et pourquoi ?), l'archéologie se trouve à illustrer l'histoire nationale québécoise et son économie. Dans ce sens, l'ouvrage pourrait gagner à un rafraîchissement théorique et à une remise en question des objectifs fondamentaux de la profession archéologique afin d'éviter de retomber dans des modèles de l'archéologie processuelle ou de l'archéologie conçue comme une science auxiliaire de l'histoire. Enfin, il faudrait aussi s'interroger sur la soutenabilité du modèle économique de l'archéologie préventive (privée), jamais remis en question et même encouragé par l'État (fédéral et provincial).

Nicolas Zorzin

**Maison de l'archéologie et de l'ethnologie
René-Ginouvès,
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne**

Ouvrages cités

BRAUDEL, F., 1985 : *La Dynamique du capitalisme*. Flammarion, Paris.

CLERMONT, N., et M. PLOURDE, 2007 : *Archéologie au Québec*. <<http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/archeologie-au-quebec/>> (consulté le 9 septembre 2015).

COLWELL-CHANTHAPHONH, C., et T.J. FERGUSON (dir.), 2008 : *Collaboration in Archaeological Practice: Engaging Descendant Communities*. AltaMira Press, Lanham.

HANDLER, R., 1988 : *Nationalism and the Politics of Culture in Quebec*. The University of Wisconsin Press, Madison.

LITTLE, J.B., et P.A. SHACKEL, 2007 : *Archaeology as a Tool of Civic Engagement*. AltaMira Press, Lanham.

MARTIJN, C.A., 1998 : « Bits and Pieces, Glimpses and Glances: A Retrospect on Prehistoric Research in Quebec », in P.J. Smith (dir.), *Bringing the Past: Historical Perspectives on Canadian Archaeology: 163-190*. Canadian Museum of Civilization, Hull.

—, 2002 : « The History of Archaeological Research in Nunavik (Nouveau-Québec): A Second Opinion », in William W. Fitzhugh, Stephen Loring et Daniel Odess (dir.), *Honoring our Elders: A History of Eastern Arctic Archaeology: 205-213*. Arctic Studies Center, National Museum of Natural History, Smithsonian Institution.

MATTHEWS, C.N., 2012 : *The Archaeology of American Capitalism: The American Experience in an Archaeological Perspective*. University Press of Florida, Gainesville.

McGUIRE, R.H., 2008 : *Archaeology as Political Action*. University of California Press, Berkeley.

NAGPRA, 1990 : *Native American Graves Protection and Repatriation Act*, 25 U.S.C. 3001 et seq. [Nov. 16, 1990]. <http://www.nps.gov/history/local-law/FHPL_NAGPRA.pdf>.

TOOKER, E., 1997 : *Ethnographie des Hurons, 1615-1649*. Coll. « Signes des Amériques », Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

VIAU, R., 1997 : *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*. Boréal, Montréal.

ZORZIN, N., 2010 : « Archéologie au Québec : portrait d'une profession ». *Archéologiques* 23 : 1-15.